



26 germinat an 70.

PREMIÈRE LETTRE

bougrement patriotique

DU

PÈRE DUCHÈNE

Sur la police;

*Avec sa grande motion pour qu'on supprime la ci-devant
Préfecture de police — avec des motifs à l'appui;*

*Et pour que tous ses services soient réunis aux délégations
municipales des vingt arrondissements, et à un Comité
de Salut public siégeant au ministère de la justice.*

CITOYENS MEMBRES DE LA COMMUNE,

**Vous avez fait de bonnes choses,
Le Père Duchêne le reconnaît,
Mais, soutez!**

Ça n'est pas tout !

Il faut plus que jamais ouvrir l'œil !

Et c'est précisément parce que nous sommes maintenant à peu près certains de la victoire qu'il faut veiller à ce qu'on ne nous foute pas dedans !

Eh bien ! tout considéré longuement,

Le Père Duchêne vous demande la suppression définitive de la ci-devant Préfecture de police,

Foutre !

Nous marchons ou nous ne marchons pas !

C'est clair comme le jour,

Et le Père Duchêne a remarqué depuis longtemps que ce qui marche le moins, c'est précisément ce qui devrait marcher le plus :

La ci-devant Préfecture de police,

Nom de dieu !

Nous sommes entourés de roussins !

Nous sommes mangés de mouchards qui ne demandent qu'à nous trouver la peau ;

Et tous les citoyens de la Préfecture de police sont là, tranquilles comme des andouilles,

Et ne bougent pas plus que des marbres !

Sacré tonnerre !

Ça n'est pas ça !

Et il faut que ça soit ça, nom de dieu !

Où nous verrons bien !

Comment, foutre ! on arrête des calotins, et puis on les lâche !

On arrête des jeu-foutres qui sont connus pour être les plus grands traîtres qu'il y ait au monde,

Et on leur foute la liberté !

Il ne manque plus que ça !

Alors qu'on ramène Badinguet tout de suite !

Et qu'on foute la Commune dans la rivière !

Nom de dieu, nom de dieu, nom de dieu, on ne fait que découvrir des complots ;

Et quand on tient les conspirateurs, et qu'on les a dans une bonne cellule où il leur est impossible — ou à peu près (ils sont si malins les bougres !)

— de foutre le Peuple dedans,

On leur dit :

« Dites donc, vous là-bas, est-ce que vous ne vous embêtez pas !

« Vous savez,

« Si vous voulez prendre l'air ?...

« Il ne faut pas vous gêner.

« Allez vous promener ;

« Tenez, voilà la clef ! »

Et on la leur donne, foutre !

Ah ! nom de dieu, où allons-nous ?

C'est comme ça que les magistrats de la Commune entendent leur devoir !.....

Certes, le Père Duchêne est plus que personne ami de la liberté individuelle,

Mais sommes-nous dans un moment tranquille ?

Est-ce qu'il ne s'agit pas avant tout d'assurer le salut de la Cité ?

Eh bien, alors !

Que craignez-vous ?

Vous ne remplissez pas votre devoir, foutre !

Et il y a des bougres qui complotent contre le Peuple, et qui devraient être sous les verrous !

Mais les citoyens de la police n'arrêtent que pour relâcher !

Puisque vous ne savez pas faire votre besogne, citoyens, allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Vous n'êtes pas coupables,

Vous êtes incapables !

Vous ne manquez pas d'honnêteté,

Mais d'énergie !

CIToyENS MEMBRES DE LA COMMUNE,

Supprimez la Préfecture de police !

Supprimez-la !

Faites ce que tous les patriotes demandent :

Que la police municipale de chaque arrondissement soit attribuée à la délégation communale affectée à chaque arrondissement !

Personne ne sait aussi bien ce qu'il y a à faire pour un quartier, au point de vue de la voirie, de l'hygiène, de l'organisation du travail, des secours à donner aux patriotes nécessiteux jusqu'à la révision de la balance économique, que les hommes qui demeurent dans ce quartier, qui connaissent les citoyens de ce quartier, qui vivent de leur vie, qui les ont vus et qui les aiment !

Voilà ce qu'il faut !

Et pour un quartier il n'y a pas besoin d'autre chose !

Ah ! pour la Cité, par exemple, c'est une autre paire de manches !

Il y a toujours de mauvais bougres qui ont besoin d'être surveillés et arrêtés.

Ça, c'est l'affaire du Comité de salut public !

Ou du Jury d'Accusation, comme on dit maintenant !

Et il faut espérer que ça marchera par là !

Ça ira, nom de dieu, ça ira !

Mais pour que ça aille, il faut des gars plus énergiques !

Si ça continuait, si on laissait faire les jean-foutres, si on leur permettait de travailler en dessous,

Nous aurions beau gagner des victoires, nous ne ferions que du sale ouvrage,

Et de la besogne pour le roi de France !

Nous en avons trop fait !

Assez, foutre !

La vie !

La vie libre, heureuse, dans l'ordre, la paix, le bien-être et la santé !

A chacun son ouvrage !

A chaque arrondissement la police municipale de ses quartiers !

Au Comité de salut public, la surveillance de la Cité, — le soin de veiller à ce qu'elle conserve son autonomie et qu'elle ne soit liée par la province que par les seules conditions de son pacte fédéral !

C'est ce que nous voulons !

Et plus de Préfecture de police qui relâche les calotins, les vieux mouchards et les jean-foutres de toute espèce, tonnerre de dieu !

Une foutue idée qu'avait le Père Duchêne, l'autre jour, et qu'il veut encore remettre en mémoire aux citoyens de la Commune;

C'est d'abolir ce sacré Mont-de-Piété, qui n'est qu'une infâme boutique où on exploite les pauvres bougres qui n'ont pas le sou;

Et qui pour avoir de quoi se mettre sous la dent, ont été forcés de foutre leurs sacrées nippes au clou !

Et ils ne peuvent plus les retirer aujourd'hui !

Parce qu'à cause des jean-foutres de toute espèce qui depuis plus de six mois, nous pa-saient la jambe,

On n'a pas eu de travail, et qu'on n'a plus guère à manœuvrer que le fusil !

Et pourtant, ça n'est pas une vie, ça !

Et si, dans cette sacrée boutique à calotins et à ganaches, qu'on appelle « l'assemblée, » il y avait seulement un bougre qui ait du poil,

Il aurait bientôt fini de nous attacher ces jean-foutres-là à la gueule de leurs sacrés canons,

Et de nous les renvoyer tous;

Pour que les bons patriotes les pendent avec une grande satisfaction sur la place de la Révolution !

Oui, foutre ! on n'a plus de travail !

Et presque pas le sou, que ce qu'on gagne au risque de sa vie pour sau-vegarder les franchises de la Commune et les droits de la Nation !

Citoyens membres de la Commune, le Père Duchêne vous le demande encore aujourd'hui :

Rendez un décret par lequel les pauvres bougres de patriotes puissent retirer leurs vêtements, leurs outils, tout ce qui fait le ménage du citoyen qui, à son amour de la Patrie joint celui du travail, base de la famille, de l'ordre, de la Révolution !

Encore un décret, citoyens !

Et, foutre ! ce sera justice, celui-là !

Vous ne voudriez pas qu'on laissât dans les greniers de cette sacrée boutique de Mont-de piété les draps dont la veuve aura peut-être besoin pour ensevelir son mari, tué pour la défense de nos libertés !

Justice, citoyens !

Le Père Duchêne vous le demande,

Et, foutre ! vous serez de son avis !

Les patriotes verront encore plus que la Commune songe à ceux qui souffrent !

Une chose bougrement bonne et dont le Père Duchêne est rudement content c'est la nomination du citoyen Courbet, comme inspecteur des Musées et organisateur des Beaux-Arts.

Ah ! c'est bougrement dans la note du Père Duchêne !

Il n'y a pas à dire, le Père Duchêne est un homme qui aime les arts, et en cela, il est comme tous les bons patriotes !

Les arts, voyez-vous, il n'y a que ça qui soit la vraie joie quand on a bien travaillé !

C'est la récréation des producteurs, le musée !

Mais, nom de dieu ! pour faire un bon musée, il faut la liberté !

Il faut que les peintres soient libres.

Qu'ils produisent et qu'ils sentent ce qu'ils valent avec leurs yeux, ce qu'ils ont dans le ventre et dans le cœur !

Tout est là :

Pas de liberté, pas d'art !

L'art, c'est l'expression de l'humanité par la personne,

C'est, comme l'a dit ce bon bougre Bacon, qui est un rude ami du Père Duchêne, « l'homme ajouté à la nature. »

Ou, comme on l'a dit il n'y a pas longtemps, « de la réalité vue par de la personnalité ! »

Ah ! foutre !

C'est bien cela !

Seulement — il y a un « seulement ! » — pour que tout marche bien, pour qu'on voie juste, pour qu'on soit vrai, il faut que chacun puisse se produire ; que les artistes donnent la formule de leur pensée, la notation de leurs aspirations vers le progrès !

Tout œuvre d'art, par cela même qu'elle est une œuvre d'art, est morale, et le bon bougre Proudhon s'est absolument foutu dedans quand il a dit : que l'art devait avoir pour but de moraliser les patriotes !

Ca n'est pas vrai !

Si vous voulez faire un traité de morale, ne faites pas un tableau, mais une déclaration des droits de l'homme.

Une œuvre d'art est morale quand elle est bien faite ;

Car si elle est bien faite, elle sert la morale, soit par l'horreur, soit par la sympathie qu'elle excite,

Et il n'y a pas autre chose à faire !

En art c'est comme en chimie :

Il n'y a pas de corps sales !

Le Père Duchêne, qui a tripoté dans toutes les drogues, sait bien qu'on ne doit pas avoir de préjugés !

Il faut laisser la liberté à tout le monde !

Et le citoyen Courbet n'est pas un bougre à empêcher le monde de gagner sa vie !

Il faut que chacun produise ;

Que les peintres aient autant le droit à montrer leur marchandise que les autres boutiquiers !

Oui, foutre !

Qu'on leur laisse faire leur commerce,

Et qu'on ne les gêne pas avec les foutues blagues de concours, de médailles, de prix, etc., qui ne sont que des jean-foutroeries dont ils ne demandent pas mieux que de se passer.

La vie pour tout le monde !

Pour les bons bougres d'artistes comme pour les autres producteurs !

Et la liberté, foutre !

Ca ne pouvait pas manquer !

Et, foutre ! il fallait bien que le bougre Favre, faussaire et assassin, montât encore une fois à la tribune pour insulter les patriotes, comme, du reste, il a toujours fait dans sa sacrée existence !

Voilà-t-il pas que maintenant le jean-foutre, jetant bas toute pudeur, nous accuse d'avoir volé son argentaria !

Son argenterie!

Ah ! foutre ! celle de Badinguet !

Comme le Père Duchêne va vous le raconter tout à l'heure.

Et c'était bien, il semble cela au Père Duchêne, la propriété de la Nation, surtout quand il y a six mois et plus que les pauvres bougres de patriotes eurent de faim,

Tandis que tous ces sacrés chenapans se foutaient des bosses à s'en faire crever la peau !

Et puis on en a bien dit de ces histoires-là.

Voler de l'argenterie !

Mais les patriotes qui, comme le Père Duchêne, ont vécu dans les révolutions, ne connaissent-ils pas toutes les sacrées calomnies que les jean-foutrés sont capables de répandre sur les bons citoyens ?

Et, foutre ! mille tonnerres ! sur le Père Duchêne lui-même, le vieux marchand de fourneaux, qui pourtant, pour toute récréation, se contente de boire chopine avec quelques bons bougres, de temps en temps, en causant des affaires de la Nation.

Il n'en a foutre pas été exempt !

Et, foutre ! il a pourtant fait une bonne campagne sous la Révolution, comme il essaye d'en faire une aujourd'hui,

En faveur des patriotes et de leurs droits si longtemps méconnus !

Eh bien ! oui.

Parmi tous ces jean-foutrés, il s'en est trouvé un, le plus jean-foutre de tous, — celui que le Père Duchêne a demandé si souvent à pendre lui-même, — qui nous a tous traités de voleurs,

Comme Picard nous traitait de communistes,

Et comme autrefois, foutre ! on traita les patriotes de Juifs, de pillards et de forçats évadés !

Ah ! nom de nom ! il faut que ça cesse, tout ça, et que les bons bourgeois et boutiquiers de Paris sachent à quoi s'en tenir.

On a volé de l'argenterie !

Et pourquoi, foutre ?

Est-ce que les patriotes mangent dans de l'argenterie ?

Et quand le Père Duchêne va les voir, histoire de causer un peu, est-ce qu'on n'est pas aussi content autour d'une table bien propre, avec une bonne ménagère, des enfans bien roses et bien frais, avec sa conscience à soi, bien nette, et une bonne bouteille,

Qu'avec tous ces sacrés attirails sans lesquels les jean-foutrés ne peuvent manger, ni boire une chopine !

Ah ! on a volé de l'argenterie !

Mais c'est le citoyen délégué aux affaires étrangères qui lui a foutu au nez, à ce misérable laussaire, une sacrée lettre qui va foutre tout son discours dans la mélasse,

Et faire encore une fois qu'on va se foutre du capitulard fabricant de faux billets !

Eh bien ! oui, patriotes, nous avons volé l'argenterie !

Mais, foutre ! parce que nous avons cru que ça ferait bien mieux l'affaire des patriotes, qui n'ont presque pas le sou, et des braves boutiquiers, dont les affaires ne marchent pas,

De foutre tout cela à la Monnaie !

Et d'en faire de bonnes pièces de cent sous,

A l'effigie de la Commune, foutre !

Et ça fera bougrement meilleur effet de voir rouler ça sur le comptoir, que de savoir que ça sert aux gueuletons des jean-foutrés !

Et par dessus le marché qu'on va foutre en bas demain cette sacrée colonne Vendôme,

Pour faire des gros sous pour les patriotes !

Ou des cañons pour la Commune,

Pour démolir les roussins !

Foutre de foutre !

Comme le Père Duchêne est content, et comme il coupe dans les ponts de ses bons amis de la Commune qui « volent » l'argenterie du jean-foutre Lavre,

Et qui foutent en bas la colonne Vendôme !

Ah foutre ! le Père Duchêne ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas savoir où il y a encore de cette sacrée argenterie !

Comme il irait la « voler », patriotes.

Pour en faire de belles pièces, bien reluisantes, à l'effigie de la Commune !

Et maintenant qu'il est nuit, buvons, foutre !

A la santé de la Commune, des bons bougres et de la Révolution !

Il faut convenir que notre Commune a beaucoup de choses à faire.

Elle n'a pas plutôt fini une besogne, qu'il s'en présente une autre.

Ainsi, par exemple, à propos des mesures à prendre pour venir en aide aux bonnes citoyennes de Paris qui sont dans la peine; le Père Duchêne est d'avis que le dernier décret ne suffit pas, et qu'il y a encore quelque chose à foutre de ce côté-là.

Voilà un tas de braves femmes qui sont de bonnes bougresses, qui aiment la Commune de tout leur cœur, et qui ne demandent qu'à voir les jean-foutres de Versailles enfoncés dans la marmalade.

C'est très-bien !

Mais ça n'empêche pas que depuis plus de six mois, elles ne foutent rien de leurs dix doigts,

Qu'elles ne gagnent pas un radis,

Et qu'elles n'ont pas seulement un petit morceau de pain à se foutre sous la dent.

Tout ça parce qu'il n'y a pas eu de travail dans les ateliers, tant qu'a duré la guerre;

Attendu que la présence de ces gueusards de Prussiens arrêtait toute production,

Et que depuis une quinzaine, les jean-foutres à Bismark ont laissé la place aux jean-foutres à Vinoy qui valent moins qu'eux.

Malheur de malheur !

Il faut pourtant que ces femmes-là mangent quelque chose !

Et si leur travail ne peut pas les nourrir, qui est-ce donc qui leur foutra la becquée ?

Qui ?

La Commune, nom de dieu !

La Commune, qui est notre mère à tous, notre providence, notre

divinité, quoi !

La Commune !

C'est à la Commune qu'il appartient de prendre des mesures, si

n'y ait rien qui cloche.

Pour que tout marche régulièrement.

Pour que chacun, dans la bonne cité de Paris, qui se montre si brave et si méritante, soit assuré de vivre en faisant son devoir.

Le Père Duchêne sait bien que nos bons bougres de conseillers ont déjà pris dans ce sens-là une mesure bougrement bonne,

Et qui satisfait bougrement des ménages,

En décrétant que les quinze sous seraient distribués à toutes les femmes de gardes nationaux, sans distinction, entre les légitimes et les autres.

Mais quoique ça soit bougrement bien vu, le Père Duchêne est forcé d'avouer que ça n'est pas assez large.

Et il déclare qu'il partage l'avis d'une brave citoyenne de la rue des Abbesses, à Montmartre, qui lui a écrit hier à ce sujet,

Et qui se plaint que la Commune n'ait point songé au sort des femmes seules, des filles ou des veuves, par exemple, restées depuis la guerre sans travail, sans secours et sans pain.

Le fait est que ces citoyennes-là sont aussi méritantes que les autres,

Et qu'il n'y a pas de raison pour qu'elles soient plus dans le pétrin que les autres !

Par conséquent, la Commune a le devoir de s'occuper de leur affaire;

Et si elle ne nous fout pas d'ici trois jours un brave décret pour vider cette question, le Père Duchêne lui foutra encore un bon avertissement comme l'autre fois.

Car le Père Duchêne n'aime pas les injustices,

Et il ne souffrira jamais qu'il y ait dans la Cité une classe de citoyennes sacrifiées, abandonnées et ne mangeant pas quand les autres mangent !

Ça ne se fait pas, nom de dieu !

Du travail et du pain pour tout le monde !... Et de la fraternité, foutre !

On disait dans son temps : Fraternité, ou la mort !

Et c'était bougrement bien dit !

Ainsi, mes bons bougres de la Commune, arrangez-vous pour ça.

Le Père Duchêne vous demande un décret pour donner du pain aux braves citoyennes qui en manquent.

Ne le faites pas attendre !

Il y a chez nous une commission qui s'appelle : la Commission du Travail et de l'Echange.

Le Père Duchêne ne sait pas trop ce qu'elle fout, mais il s'imagine que c'est elle que ça regarde.

En bien ! le Père Duchêne s'adresse à ses amis qui siègent dans cette commission.

Il les met en demeure de se prononcer vivement et de prendre des mesures pour trouver du travail aux citoyennes qui n'en ont pas.

Car enfin, le Père Duchêne n'est pas fâché de lui dire ça en passant, ils n'ont pas encore foutu grand chose dans cette commission du Travail et de l'Echange !

Et, nom de dieu, ça ne serait vraiment pas trop tôt de commencer !

LE PÈRE DUCHÊNE, marchand de fourneaux.

Avis du Père Duchêne

Le Père Duchêne reçoit tous les jours une tapée de lettres à n'en pas finir, et beaucoup sont tellement longues que s'il était obligé de tout lire lui-même il y passerait sa journée.

Il prie donc ses clients qui veulent bien lui adresser des communications, de les faire le plus courtes qu'ils pourront.